

Préface

Allégories de la lecture a commencé par être une étude historique et a fini par être une théorie de la lecture. J'ai commencé à lire Rousseau sérieusement en vue d'une réflexion historique sur le romantisme et me suis trouvé incapable d'aller au-delà de problèmes d'interprétation spécifiques. En essayant de résoudre ces problèmes, j'ai dû passer de la définition historique à la problématique de la lecture. Les effets de ce déplacement, qui est d'ailleurs typique de ma génération, sont plus intéressants que ses causes. En principe, il pourrait mener à une rhétorique de la lecture dépassant les principes canoniques de l'histoire littéraire qui fonctionnent encore, dans ce livre, comme le point de départ de leur propre déplacement. Notre lecture ne laisse pas intacts les principes qui sous-tendent la diversité thématique de Rousseau, la chronologie de Rilke et de Nietzsche, la rhétorique de Proust, mais cette conséquence critique dépend encore de la position initiale de ces mêmes principes. On ne devrait pas tenir *a priori* ou naïvement pour certaine la possibilité d'un pas supplémentaire dépassant ce modèle herméneutique.

Dans la deuxième partie, sur Rousseau, j'ai tenté, sous forme d'argument soutenu, l'élaboration et la déconstitution d'un système de transformations tropologiques. La première partie établit un modèle

semblable d'une manière plus fragmentée par l'étude de plusieurs auteurs plutôt que d'une seule œuvre. Le choix de Proust et Rilke comme exemples est dû en partie au hasard, mais comme le pathos apparent de leur ton et la profondeur de leur propos les rendent particulièrement difficiles à lire d'une manière non exclusivement thématique, on pourrait soutenir que si leur œuvre se prête à un tel schéma rhétorique, il en irait nécessairement de même chez des écrivains dont les stratégies rhétoriques se cachent moins derrière le pouvoir séducteur de l'identification.

Ce qui ressort de cette étude est un processus de lecture dans lequel la rhétorique est un enchevêtrement perturbateur du trope et de la persuasion ou – ce qui n'est pas exactement la même chose – du langage cognitif et du langage performatif. Les implications de cette conclusion ne sont pas faciles à développer et l'on ne peut pas non plus les formuler de façon sommaire, en les séparant des complexités de lectures particulières. Les adversaires d'une telle approche ont néanmoins été impatients d'attaquer ce qu'ils supposent être ses motifs idéologiques plutôt que les détails de sa technique. Cela est vrai surtout en ce qui concerne le terme « déconstruction », qui est vite devenu à la fois une étiquette et une cible. La plus grande partie de ce livre a été écrite avant que la « déconstruction » ne devienne une pomme de discorde, et ce terme est utilisé ici dans un sens technique plutôt que polémique – ce qui ne signifie pas qu'il devient pour cette raison neutre ou idéologiquement innocent. Mais je n'ai vu aucune raison de le supprimer. Nul autre mot n'exprime aussi économiquement l'impossibilité d'évaluer positivement ou négativement l'évaluation inéluctable qu'il implique. On perd quelque chose quand, pour décrire ce processus, on emploie un terme purement négatif, comme lorsque Nietzsche parle de la destruction (*Zertrümmerung*) de constructions conceptuelles ou que Pascal parle de la démolition d'une conviction qui est déjà elle-même une destruction. J'ai rencontré le terme « déconstruction » pour la première fois dans les écrits de Jacques Derrida, ce qui signifie qu'il est associé à une puissante rigueur inventive à laquelle je ne prétends pas mais que je ne voudrais certainement pas effacer. Comme on aurait pu facilement le prévoir, la déconstruction a souvent été représentée de façon erronée, rejetée comme un jeu purement théorique et inoffensif ou dénoncée comme un instrument terroriste; j'ai

d'autant moins d'illusions sur la possibilité de corriger ces aberrations qu'une telle attente irait à l'encontre de mes propres lectures.

Il m'a fallu longtemps pour écrire *Allégories de la lecture* et la liste des institutions auxquelles je suis redevable est très longue. J'ai commencé à écrire sur Rousseau et Nietzsche avec l'aide d'une bourse de la Fondation Guggenheim en 1969 et j'ai écrit la majeure partie du livre pendant un congé de l'université de Yale en 1972-1973, avec l'aide d'une bourse de l'université [Yale Senior Faculty Fellowship] augmentée par une subvention de la Fondation Merritt et une subvention de l'American Council of Learned Societies. Les révisions finales ont été faites en 1978 avec l'aide d'une bourse de voyage du Fonds Griswold à Yale. Je voudrais remercier les nombreux collègues dont le soutien m'a aidé à obtenir cette aide. Quant à mes dettes intellectuelles, je suis vraiment incapable d'énumérer ce qui ne peut se chiffrer et de démêler, dans tant de cas, la part de l'influence de celle de l'amitié.

Certaines parties de ce livre ont déjà été publiées. La section sur Proust faisait originellement partie d'une *Festschrift* pour Georges Poulet intitulée *Mouvements premiers* (Paris, José Corti, 1972) et le chapitre sur Rilke a été écrit comme l'introduction à l'édition française de ses poèmes (Paris, Seuil, 1972). D'autres chapitres ont paru intégralement ou partiellement dans *Critical Inquiry*, *Diacritics*, *The Georgia Review*, *Glyph*, *Studies in Romanticism* et *Yale French Studies*. Je tiens à remercier ceux qui ont autorisé leur réimpression.

P. d. M.

New Haven, avril 1979.

SÉMIOLOGIE ET RHÉTORIQUE

A en juger par diverses publications récentes, l'esprit des temps ne souffle pas dans le sens de la critique formaliste et intrinsèque. Nous n'entendons peut-être plus beaucoup parler de pertinence mais nous entendons toujours abondamment parler de référence, du « dehors » non verbal auquel le langage réfère, par lequel il est conditionné et sur lequel il agit. L'accent ne porte pas tant sur le statut fictif de la littérature – propriété aujourd'hui peut-être un peu trop facilement considérée comme admise – que sur le jeu réciproque entre ces fictions et des catégories censées tenir de la réalité, telles que le moi, l'homme, la société, « l'artiste, sa culture et la communauté humaine », comme le dit un critique. D'où l'insistance sur des textes hybrides censés être en partie littéraires et en partie référentiels, sur des ouvrages de fiction populaires qui visent délibérément une satisfaction d'ordre social et psychologique, sur l'autobiographie littéraire comme une clef de la compréhension du moi, et ainsi de suite. Nous parlons comme si, les problèmes de forme littéraire résolus une fois pour toutes et les techniques d'analyse structurale quasiment raffinées jusqu'à la perfection, nous pouvions